

LIRE DES VIES

L'approche biographique en lettres et
en sciences humaines et sociales

LIRE DES VIES

L'approche biographique en lettres et
en sciences humaines et sociales

*Sous la direction de Bernard Idelson
et d'Igor Babou*

Presses Universitaires Indianocéaniques

ILLUSTRATION ET MAQUETTE DE COUVERTURE :
Droits réservés

MAQUETTE :
Katia Auzoux, Marie-Pierre Rivière, Sabine Tangapriganin

RÉALISATION :
Bureau Transversal des Colloques,
de la Recherche et des Publications (BT CR)
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

PRESSES UNIVERSITAIRES INDIANOCÉANIQUES

© UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION, 2018
Campus universitaire du Moufia
15 avenue René Cassin
CS 92003 – 97744 Saint-Denis cedex 9
Phone : 02 62 938585 – Copie : 02 62 938500
Site web : <http://www.univ-reunion.fr>

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute reproduction, intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-490596-00-3
EAN : 9782490596003

Sommaire

Introduction d'Igor BABOU et Bernard IDELSON, « Faire science » avec l'approche biographique : genèse et apports d'un colloque à La Réunion _____	7
Jacques WALTER, Le testimonial, le légendaire, le biographique. Portraits de Jacques Bergier en espion-résistant et déporté _____	29
Béatrice FLEURY, Quand 160 ans de graffitis racontent un lieu de vie... Sous le pont suspendu de Tonnay-Charente _____	57
Carpanin MARIMOUTOU, Biographies « natives » de poètes « natifs » : l'invention du génie créole _____	79
Christophe COSKER, Raconter la vie des écrivains francophones de Mayotte _____	99
Christine DÉTREZ, Karine BASTIDE Tout sur nos mères : peut-on enquêter sur ses proches ? _____	113
Anne PIPONNIER, Biographie et récit de recherche : une mise en abyme. Réflexions à propos d'une lecture de <i>33 Newport Street</i> de Richard Hoggart _____	127
Caroline YANIV-OLLIVIER, S'engager dans un essai clinique, du récit au don de soi ? La place de la corporalité dans la dialectique entre institution et sujet _____	143

Ophélie NAESSENS, Vidéo contemporaine et discours biographique : entre exposition et dissimulation _____	159
Mylène LEBON-EYQUEM, Biographie langagière, récit d'apprentissages multiples, découverte de la complexité linguistique. Une plongée dans le système réunionnais _____	173
Christian GERMANAZ, Rémiscences autobiographiques. La nécrologie, un matériau pour l'histoire de la géographie ? _____	189
Claire OGER, L'endroit et l'envers, le centre et la lisière : couture des trajectoires et socialisation dans les entretiens itinérants _____	221
Pascale DELORMAS, Les dires de soi : une catégorie discursive à observer en contexte _____	239
Delphine LEROY, Ecrire sa vie : auteurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours _____	251
Vilasnee TAMPOE-HAUTIN, Ecrire la parole de l'autre. Autoscopie de l'écriture Biographique en contexte sri lankais _____	267
Claude NOSAL, L'invu-visible de soi dans les histoires de vie : flânerie ethnographique et distanciation intimiste _____	281
Les auteurs _____	295
Résumés/Abstracts _____	297

Introduction

« Faire science » avec l’approche biographique : genèse et apports d’un colloque à La Réunion

*Bernard IDELSON, LCF/ Université de La Réunion
bernard.idelson@univ-reunion.fr
Igor BABOU, CERILAC/ Université Paris Diderot
igor.babou@univ-paris-diderot.fr*

Lire des vies, comprendre comment elles se disent et s’écrivent, mener la réflexion épistémologique et méthodologique qui en découle : tels sont le propos et l’ambition – collective – de cet ouvrage¹.

Nous avons souhaité réfléchir aux enjeux du biographique, ce que François Dosse (2005), qui en retrace l’historiographie « depuis Plutarque jusqu’à nos jours », appelle « le pari biographique ».

Dans ce court espace introductif, il ne s’agit pas de résumer la littérature abondante qui y a trait, dès lors que l’anthropologie américaine, puis les sciences humaines et sociales en Europe ont eu recours aux histoires et récits de vie (Thomas & Znaniecki, 1918, Radin, 1926, Anderson, 2012, [1923], Mintz, 1960, Lewis, 1961, Lejeune, 1975, Bertaux, 1976, Catani, 1982, Ferraroti, 1981, Levi, 1989, etc.). Mais c’est en partant d’études de cas singuliers

¹ Le présent ouvrage constitue les actes du colloque « Lire des vies. L’approche biographique en sciences humaines et sociales » qui s’est déroulé à Saint-Denis de La Réunion, les 22, 23 et 24 février 2017, en partenariat avec le Centre de recherche sur les médiations (CREM) de l’Université de Lorraine, le Laboratoire de recherche sur les espaces créoles et francophones (LCF), et avec le soutien de l’Observatoire des sociétés de l’océan Indien (OSOI) et de la Direction des relations internationales de l’Université de La Réunion. Nous remercions Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo pour sa relecture éclairée des textes de cette introduction.

que les contributeurs du présent ouvrage prolongent la question, somme toute classique, mais jamais close, de l'articulation entre des variables microsociologiques (actions individuelles, préférences) et macrosociologiques (phénomènes et contextes sociaux). En retraçant des vies, en montrant comment ils ont recueilli des paroles d'acteurs, ils réactivent le débat.

Leurs enquêtes – qui s'intéressent au domaine de l'ordinaire – plaident pour une forme de réhabilitation de l'acteur, déjà entreprise depuis plusieurs décennies dans une démarche de « sociologie spontanée », avec une visée de compréhension du monde social. Car « tout acteur social est capable de questionner [ses propres] discours spontanés » (Pedler, 2013 : 90).

La méthode biographique est donc née d'un ensemble de pratiques de chercheurs, issus de toutes les disciplines de lettres et de sciences humaines et sociales. Elle repose très souvent sur les techniques de l'entretien, dont il est question en filigrane dans l'ouvrage, et qui constituent, pour les auteurs, l'outil principal de récoltes de données.

D'une manière générale, en évitant de s'enfermer dans de grands modèles ou schèmes interprétatifs, ces quelques textes rappellent l'enjeu biographique de la connaissance, celle qui permet de déceler le sens donné et la compréhension des actions des « biographés » en éclairant leurs contextes sociaux.

Nous poursuivons à présent ce propos introductif en présentant tout d'abord deux points de vue situés, et singuliers, sur les enjeux biographiques qui ont été au cœur du colloque. Plutôt que de lisser la singularité de ces points de vue dans un texte unique, nous avons en effet préféré distinguer ces deux contributions, les mettant ainsi en dialogue, avant de revenir à l'exposé commun des contributions du colloque. Sur le plan énonciatif, cette introduction a donc recours au « nous » collectif lorsqu'elle est écrite en commun par ses deux auteurs, puis à la première personne du singulier, sans doute plus immodeste, mais plus appropriée à un ouvrage traitant du mode biographique, lorsque le propos révèle davantage l'engagement de recherche propre à chacun des coéditeurs de l'ouvrage.

Enjeu biographique et engagements de recherche (I. Babou)

Je vais adopter ici le point de vue du naïf dans la mesure où, contrairement aux auteurs qui sont intervenus dans le colloque « Lire des vies », je n'ai jamais travaillé la question biographique. Ayant assisté aux communications, j'en sais maintenant un peu plus sur les enjeux de ce domaine, mais mon ancrage empirique et théorique – la socio-anthropologie de l'environnement et les relations entre sciences et société – n'en reste pas moins éloigné des questions qui y ont été débattues, même si elles m'ont particulièrement intéressé. Je proposerai donc une série de remarques sur le colloque en m'appuyant sur des points de tension que j'ai pu percevoir dans les communications comme dans les discussions, avant de laisser le soin de poursuivre la réflexion à Bernard Idelson qui portera un regard bien plus informé que le mien sur le rôle épistémologique de la biographie, notamment dans la compréhension de l'histoire de l'espace public à La Réunion.

Je me suis tout d'abord demandé si la passion qu'on semble éprouver pour le récit biographique, quand on le constitue explicitement comme objet d'investigation, ou quand il surgit à l'improviste au sein des enquêtes, ne provenait pas du fait que le biographique nous propose un point d'extériorité très fort par rapport à nos *habitus* de chercheurs qui sont marqués par la réticence à parler de soi. Il y a bien entendu le fameux « débrayage actantiel » greimassien qui nous impose une écriture marquée par le « on » de généralité ou le « nous » collectif, alors que l'on connaît tous pertinemment la dimension assez rhétorique de cet usage importé des sciences de la nature. Cet usage rhétorique est supposé exprimer, au sein de l'appareil énonciatif du texte scientifique, la prise de distance entre le chercheur et son objet de recherche, ou entre l'auteur et son texte. L'énonciation personnalisée du récit biographique fonctionnerait alors comme un exotisme littéraire qui, par effet retour, nous interrogerait sur nos propres pratiques d'écriture scientifique. Tout comme les premiers ethnologues se déplaçaient vers des contrées lointaines où leurs descriptions des pratiques, des rituels ou des croyances des autochtones les confrontaient aux contingences de la culture et des mœurs européennes, nous sommes peut-être d'autant plus fascinés par la voix « je » du récit des Autres que cette voix nous est étrangère, y compris quand on écrit – comme je le fais ici – à la

première personne du singulier : la singularité formelle d'une énonciation normée par le texte scientifique n'est pas équivalente à tout ce que peut engager un biographé dans sa parole quand on l'interroge sur des choses vues, vécues, ressenties et éprouvées dans toute l'intensité de ses engagements personnels, sociaux, politiques ou culturels. Au sein des pratiques académiques, le discours réflexif, parfois exprimé à la première personne du singulier, peut toutefois être valorisé comme une marque de maturité épistémologique. Mais il reste la plupart du temps à distance d'une véritable personnalisation. En effet, nous sélectionnons soigneusement la manière dont nous représentons nos enjeux non académiques de chercheurs dans la connaissance que nous produisons, de même que nous choisissons soigneusement les thèmes mis en discussion, dans nos débats, au titre de la réflexivité. C'est rarement le pur récit de soi, avec ses dimensions sensibles et émotionnelles, ou avec la mise en scène de nos errements interprétatifs, qui est alors exposé à la critique : ce sont le plus souvent des aspects relativement normés et euphémisés de ce qui est acceptable en tant qu'écart à la norme scientifique. Le biographique intéresserait les universitaires, d'autant plus qu'il constituerait un point d'extériorité aussi distant de nos pratiques que le fait, pour un ethnologue, de se déplacer loin de sa culture d'origine ; mais tout comme les ethnologues partis à la recherche des savoirs ou des croyances des Autres reviennent soutenir leurs thèses dans leurs universités de départ et restent rarement dans la jungle amazonienne ou indonésienne – certains l'ont cependant fait, quittant alors le monde de la recherche –, nous revenons sagement à l'écriture normée du savoir distancié pour publier nos articles sur la biographie des Autres. La voie autobiographique est bien souvent – notamment dans les deuxièmes écrits non académiques des ethnologues, tels *Tristes tropiques* – une voie éphémère ou de fin de carrière (donc assurée de ne plus risquer de nuire à la carrière), située qui plus est la plupart du temps dans des collections éditoriales au statut épistémologique singulier (la collection Terre Humaine, par exemple).

Le deuxième niveau de cette motivation pour le biographique, c'est peut-être le contraste qu'il inscrit entre les injonctions toujours plus fortes à nous situer, dans nos métiers de chercheurs, à des échelles et dans des temporalités qui ne font plus sens : celles des regroupements d'équipes et d'universités,

celles des politiques publiques internationalisées de la recherche et du supérieur, celles des temporalités fragmentées et toujours plus accélérées de nos pratiques, ou celles des écritures imposées par la bureaucratisation croissante des évaluations. Face à ces échelles spatiales désincarnées, à ces temporalités ou à ces régimes d'écriture qui ne font plus sens pour exercer convenablement notre métier de chercheur, l'échelle de la vie individuelle ou de la vie romancée nous rappelle peut-être que pour faire sens, une vie, une institution ou un texte doivent être habitables, relever d'attachements perceptibles, et construire des temporalités moins heurtées que celles des échanges frénétiques de mails ou de commentaires sur les réseaux sociaux. Le biographique nous rappellerait alors l'enjeu de la description d'un monde habitable et habité, celui qui rend possible la singularité incarnée contre les illusions de l'éparpillement géographique et temporel de la globalisation. L'enjeu serait alors éthique et politique, autant qu'épistémologique.

Même si je ne pratique pas l'analyse biographique, je peux facilement faire un lien avec ma propre pratique ethnographique. J'éprouve en effet de plus en plus d'intérêt pour la monographie, qui est finalement ce que je pratique le plus souvent, même si c'est un genre aussi mineur – et parfois aussi méprisé au sein des sciences sociales –, que peut l'être la biographie. La monographie, tout comme le biographique, nous rappelle que nos disciplines sont avant tout des arts du singulier, contre les injonctions positivistes à monter en généralité *via* des compilations de grosses données et la mise en place de grands équipements. J'utilise ici volontairement une tournure française ironique – grosses données –, au lieu de parler de « big data » ou de « big science », pour bien marquer à quel point la rhétorique envahissante du « gros » et du « grand » relève d'une idéologie absurde de la croissance. J'ai l'impression que le biographique est, de ce point de vue, très semblable à la monographie : une manière de nous rappeler à l'exigence d'une science modeste, prudente, attentive aux singularités et cherchant à échapper aux effets de mode de la pensée « gros doigts », comme on dit à La Réunion. Les gros doigts, peu subtils, des grandes généralités bureaucratiques détachées de tout ancrage et rendues inhabitables à force de distances, voire à force d'insignifiance, car ne prenant plus sens au sein d'échelles de grandeur humainement et socialement perceptibles.

Lors des discussions dans le cadre du colloque, cinq grands enjeux transversaux ont émergé et me paraissent mériter d'être évoqués ici, de manière très synthétique. Je les rappellerai d'autant plus volontiers que l'écriture des actes a nécessairement eu tendance à amener chaque auteur à se concentrer sur son terrain ou son corpus, et qu'il serait dommage de perdre la richesse des discussions.

Tension entre individuel et collectif

L'écrit biographique est traversé par le collectif et par d'autres écrits, avec des effets propres aux genres discursifs et à la multiplication des voix du récit. Le singulier dont je parlais plus haut n'est donc pas un singulier autiste, isolé dans des cultures pensées comme des archipels. À nouveau, je peux rapprocher le biographique du monographique, dans la mesure où toute monographie bien réalisée ouvre sur la mondialisation des échanges et ne se résume pas à un espace et à un temps clos sur eux-mêmes. De même, ce qui est apparu clairement dans le colloque, c'est le fait que toute biographie inscrit le singulier dans la pluralité des voix, des genres discursifs, des espaces, mais aussi des valeurs. Le récit biographique peut alors dire quelque chose du social ou du territoire, de la même manière que la biographie d'un chercheur peut dire quelque chose du fonctionnement des sciences.

Tension entre dévoilement et symbolique

Il faut se méfier de la tentation de chercher une vérité à dévoiler derrière la biographie d'une personne, car ce qui importe ce sont bien plus les effets de sens de l'expression de soi. Mais en même temps, il me semble qu'on a souvent été tenté, dans les discussions lors du colloque, par un certain retour vers la vérification factuelle. Nous sommes sans doute rattrapés par nos *habitus* scientifiques, et nos précautions oratoires nous enjoignant de privilégier la signification du dire sur son objectivité achoppent parfois sur l'enjeu véridictionnel. Peut-être faudrait-il, collectivement, que nous creusions plus cette tension.

Tension entre le discours (pris comme un ordre idéal, ou comme signe) et la matérialité

J'ai été frappé, lors des communications du colloque, par l'évocation récurrente des corps. Aussi bien la représentation des corps dans les œuvres d'art, que l'usage du corps pour penser la signification d'un récit biographique, ou encore le corps de l'écriture matérialisée sur son support. Mais en parallèle, de nombreuses communications n'ont pas fait référence à la matérialité de l'écriture. Le colloque a donc été pris en tension au sein d'un dualisme qu'il faudrait peut-être interroger à la lumière des évolutions récentes des sciences humaines et sociales. Je pense notamment aux domaines de recherche de la socio-anthropologie de la nature où la question de la matérialité et du corps est fortement présente, et où ce retour de la matérialité nous invite à repenser nos épistémologies et à mettre à distance les dualismes cartésiens fondateurs d'une certaine culture philosophique française (corps/esprit ; objet/sujet ; vérité/opinion ; etc.).

Tension entre sujet et structure

Toute biographie permet d'illustrer, ou d'interroger, la manière dont les effets de structure (par exemple les classes sociales) sont bouleversés par l'émergence de sujets acteurs de leur parcours, et ne se laissent pas enfermer dans un déterminisme social. Comme je l'écrivais plus haut, le biographique comme le monographique ont pour vertu heuristique de nous inviter à nous méfier des grands modèles surplombants. La biographie montre bien l'hétérogénéité et la dynamique des parcours de vie, là où la pensée des structures les aplatit sous le modèle. Il faudrait cependant peut-être s'interroger sur ce que le biographique occulte, en parallèle : il me semble qu'en sciences humaines et sociales ainsi qu'en lettres, on reste souvent prisonnier des effets de balancier entre refus de la structure (au nom du sujet) et retour de la structure (au nom de l'historicité). C'est ainsi qu'en ce moment, certains auteurs de la sociologie pragmatique, qui semblaient plutôt privilégier jusqu'à présent les phénomènes d'émergence en situation, revisitent Bourdieu et invitent à retravailler les effets de structure. Les évolutions paradigmatiques de nos disciplines peuvent donc être parfois contre-intuitives, telle avancée se

retrouvant à l'arrière-garde au moment où telle ancienne arrière-garde revient sur le devant de la scène au nom d'une nouvelle exigence épistémologique ou d'un contexte social et politique renouvelé. Autant de raisons pour ne pas céder aux modes conjoncturelles et pour garder une proximité réflexive avec les scènes contemporaines ou anciennes où se débattent notions et grands cadres d'analyse.

Tension entre le biographique pur et la contextualisation du biographique par des médiations

Cette tension a été présente dans les débats, avec l'importance de tenir compte de l'économie et de l'organisation des institutions éditoriales ou médiatiques pour penser le biographique dans le contexte des évolutions de formes dont il dépend, ou dont on perçoit que la constitution même de corpus servant à l'analyse en dépend. Dès les premières communications, on a vu apparaître cet enjeu de penser les médiations, voire de faire une histoire des médiations du biographique, si l'on voulait comprendre avec précision ce qui se passe dans telle ou telle partie de nos corpus. Il me semble que les sciences de l'information et de la communication peuvent ici contribuer à cette réflexion, dans la mesure où ce concept de médiation y a été très fortement travaillé sur les plans théorique et empirique.

Apports heuristiques d'un cheminement de recherche biographique à La Réunion (B. Idelson)

Dans un cadre de recherche géographiquement situé, La Réunion, l'approche biographique m'a permis d'effectuer une autre lecture de l'histoire de cette société locale, particulièrement de son espace public, que celle habituellement présentée. La plupart des travaux effectués dans le champ des sciences de l'information par les chercheurs de l'université de La Réunion, recherches auxquelles j'ai d'ailleurs pris part, situaient l'émergence de cet espace public dans les années 1970 – cette période du développement des technologies de l'information et de la communication correspondant à une phase de transformation de cette économie insulaire sous l'effet des transferts publics venus de métropole (Watin, 2001). Or, le rôle joué par un certain nombre

d'acteurs clefs appartenant à la sphère bourgeoise, dès la fin du XVIII^e siècle, a ainsi été occulté : il s'agit de notables coloniaux qui s'investissent dans les débats politiques de l'île, à travers des feuilles d'opinion et une presse relativement abondante diffusée dans des cabinets de lectures (Techer, Serviable, 1991). Par ailleurs, ces espaces revendicatifs de l'expression syndicale d'une classe ouvrière relativement influente, qui s'est formée autour du chemin de fer et des usines sucrières dès la fin du XIX^e siècle, ne sont pas davantage pris en compte dans la description du processus d'émergence de l'espace public local.

À partir de mon itinéraire de chercheur, je propose de montrer, sur un mode réflexif, comment l'approche biographique peut rendre plus visible le rôle individuel ou collectif de ces acteurs qui participent, dans les journaux ou dans les mouvements sociaux sucriers, à une forme de publicisation de leurs opinions.

Travaillant sur l'histoire et les transformations de l'espace médiatique réunionnais et indianocéanique, je me suis intéressé aux professionnels de l'information, en lien avec la compréhension des contextes. L'analyse de productions et de corpus de presse ainsi que des enquêtes menées au sein des rédactions m'ont amené à considérer qu'« à La Réunion, la scène politico-médiatique procède d'une logique d'acteurs dont l'histoire constitue l'un des principes matriciels forts » (Simonin, Idelson, 1995). J'ai retracé l'itinéraire d'un « acteur-clé », premier journaliste de l'audiovisuel de La Réunion, Jean Vincent-Delor. Cette première approche biographique tentait donc de relier les données micro et macrosociologiques, parfois en tension, évoquées *supra*.

Jean Vincent-Delor a exercé des responsabilités en presse écrite et audiovisuelle durant quarante-huit ans en accompagnant les évolutions technologiques et éditoriales de ces médias locaux. Français libre pendant la Seconde Guerre mondiale, gaulliste convaincu, il s'est positionné avec détermination, durant la longue période où il occupait les fonctions de rédacteur en chef, dans le camp des « nationaux » proches de Michel Debré (alors député de La Réunion), face aux communistes autonomistes, quasiment exclus de la sphère médiatique d'État jusqu'au milieu des années 1980. Une corrélation entre son itinéraire personnel (familial notamment) et sa contribution au « verrouillage » de l'audiovisuel réunionnais a été assez aisée à établir. Fils d'un administrateur colonial à Madagascar, ayant partagé les idéaux de la résistance,

son positionnement, en opposition au mouvement supposé sécessionniste qu'incarnait à ses yeux le Parti communiste réunionnais (PCR) dans les années 1960, permet, sinon de justifier, du moins de comprendre et d'expliquer son rôle influent, parfois marqué par la censure, de cadre à la radio et à la télévision publiques locales.

D'autres biographies ont ensuite été mises en œuvre, notamment celle d'un patron de presse, Camille Sudre, fondateur de Radio et de Télé FreeDom, qui participa, *a contrario*, et parfois sans respecter la législation, à l'ouverture du paysage audiovisuel réunionnais². L'itinéraire personnel, quelque peu « rebelle », de ce fils de coopérant ayant vécu en Afrique, fournit également des clefs d'explication de l'action de cet ancien militant d'Amnesty international.

La confrontation des différentes biographies d'acteurs de la sphère politico-médiatique m'a ainsi conduit à proposer une approche dite « sociobiographique » de cet espace. Ce travail conditionne une pratique de recherche qui implique un décentrement du regard. Les sociobiographies de journalistes constituent des clefs de lecture et de compréhension de la sociohistoire de ces territoires insulaires dont le passé est relié aux anciennes puissances coloniales que sont la France et l'Angleterre (Idelson, 2014). L'observation de cette sphère médiatique, à travers l'itinéraire des professionnels de l'information, révèle des relations, souvent dominées par des tensions, entre journalistes et acteurs politiques que l'on pourrait qualifier avec Érik Neveu d'« associés-rivaux » (2011 : 109).

Ce cheminement de recherche s'inscrit donc dans une réflexion menée autour de l'espace public local par les chercheurs de La Réunion, dès les années 1990 (Simonin, Watin, 1992, Wolff, 1996, Watin, 2001, Simonin 2012, Idelson, 2006).

Au fur et à mesure que les biographies s'engrangeaient, mon questionnement théorique a alors évolué. Le recul d'une vingtaine d'années me permet à présent de déconstruire certains

² Radio FreeDom a été créée le 14 juillet 1981 : radio d'expression « libre », elle rencontre aujourd'hui encore un fort succès d'audience (environ 35%). Télé FreeDom, télévision illégale, a été lancée le 14 juillet 1986, mais les autorités l'ont contrainte à fermer en février 1991. Cet épisode déclencha le mouvement social de 1991 et les violentes émeutes qui l'accompagnèrent (Idelson, 2016).

paradigmes et de poser quelques interrogations d'ordre épistémologique concernant la production de la connaissance sur l'espace public à La Réunion³. Le terme de paradigme est à appréhender au sens kuhnien : il s'agit ici, grâce toujours au biographique, de discuter de quelques schèmes produits par les chercheurs de La Réunion. Dans une petite équipe épousant une approche d'inspiration socio-ethnographique, les analyses se dessinent et se reproduisent au fil des publications. Les travaux, bien que relativement abondants et dynamiques à l'échelle d'une université de taille réduite comme celle de La Réunion, génèrent ainsi une forme de routine, dans la production de la connaissance, (auto)constitutive du fonctionnement et de la *praxis* de cette recherche locale (Kuhn, 1972 : 25). Une certaine endogamie scientifique peut se produire. L'éloignement géographique d'autres communautés scientifiques, elles-mêmes peu familières de ces terrains jugés parfois singuliers (mais tout « terrain » ne l'est-il pas ?) et à qui il faut, par conséquent, réexpliquer et donner des éléments de contextualisation à chaque colloque, ne favorise pas toujours le débat ni les avancées théoriques. L'accélération réelle des échanges, liée au numérique, n'atténue pas véritablement cette aspérité.

Dans cette zone du sud-ouest de l'océan Indien⁴, l'enjeu biographique m'est apparu comme un moyen d'exploration particulièrement fécond des traces multiples et non homogènes de la constitution de l'espace public. De la même façon que le choix de corpus lexicaux peut révéler, d'une manière inductive, des problématiques langagières (Charaudeau, 2009), le recueil de biographies indianocéaniques éclaire la compréhension théorique de cet espace, ou plutôt de ces espaces publics locaux, notamment s'il est effectué en diachronie.

Dès 1992, on l'a évoqué, Jacky Simonin et Michel Watin (*idem* : 412) discutent le concept habermassien, considéré comme « ethnocentriste », à l'aune de la « société d'interconnaissance »

³ La double définition du paradigme (ensemble d'expériences et de valeurs partagées par un groupe de scientifiques et montée en généralité de cette pratique de recherche érigée en modèle), proposée par Thomas Samuel Kuhn (1972), a été souvent discutée, voire remise en cause, notamment en sciences humaines et sociales (voir à ce sujet la synthèse épistémologique de Gilles Willett, 1996).

⁴ Les terrains de recherche indianocéaniques concernent essentiellement La Réunion, Maurice, Madagascar, l'Union des Comores, Mayotte et les Seychelles.

réunionnaise, interrogeant des macro-concepts tels que « public vs privé » ; « tradition vs modernité ». Convoquant – en position médiane – Bernard Miège (1986, 1989) et Erving Goffman (1988), ils préconisent de tenir compte également des interactions quotidiennes, singulières dans une société issue du « modèle de la plantation ». La remise en cause de l'approche supposée essentiellement macrostructurale habermassienne, à partir d'une « société d'interconnaissance », s'effectue ainsi sur le terrain réunionnais, au contact de la « sociabilité créole », sur un mode interactionnel inspiré de la sociolinguistique et microsociologique (emprunté à Goffman) : « Nous affirmons, [écrivent ces chercheurs], que les logiques sociales s'appréhendent au double niveau des macrostructures sociales et des interactions quotidiennes » (*ibid.*).

Les Technologies de l'information et de la communication (qualifiées alors de « nouvelles » [NTIC], même si la radio, par exemple, constitue un médium majeur dans l'île depuis 1923) sont considérées comme le marqueur d'une ère naissante annonçant de profondes mutations sociétales (Wolff, Watin, 2010). Ces chercheurs situent ainsi l'apparition d'une « modernité réunionnaise » à cette période (des années 1970) et considèrent que ces transformations, qui modifient les modes de la sociabilité créole réunionnaise, sont également concomitantes de « l'émergence » d'un espace public local. Le « processus » décrit est celui d'un « transfert » au sein des sphères urbaine, scolaire et médiatique : les effets des financements publics impulsés par Michel Debré, après son accession à la députation sur une circonscription réunionnaise en 1963, expliquent-ils, permettent de créer des équipements de l'espace urbain (constructions de routes, de logements, d'équipements publics). Une génération de néo-lycéens réunionnais, habitant ces quartiers qui surgissent en périphérie des centres-villes, découvrirait alors une nouvelle sociabilité basée sur l'anonymat de même que sur les principes d'égalité, inhérents aux effets dans l'île de la départementalisation. Puis, cette jeunesse s'insérerait, d'abord au lycée (en créant des journaux lycéens), et plus tard en devenant journalistes ou acteurs politiques, dans un débat public, qui aurait été jusqu'alors inexistant (Wolff, 1996, Watin, 2001).

L'enjeu biographique de l'analyse de l'espace public local intervient ici. Le fait de situer son émergence à ce moment particulier, durant lequel des « brèches médiatiques » des années

1970 se produisent (presse lycéenne, création du *Quotidien de La Réunion*, titre qui se présente comme indépendant, puis libéralisation progressive des ondes radio et télé) constitue ainsi un paradigme (que je partage alors également dans mes travaux sur l'histoire des médias de La Réunion [Idelson, 2006], mais que l'approche sociobiographique va permettre de discuter).

Chemin faisant, en 2014, un programme de recherches consacré à l'histoire de l'ancienne usine de cannes, Quartier Français⁵, me conduit à rencontrer des acteurs politiques et syndicaux. À l'origine de mouvements sociaux, ils s'inscrivent dans une très ancienne tradition revendicative, notamment dans des rapports de tension avec les usiniers de l'époque. À l'issue de cette immersion dans quelques récits mémoriels, j'entreprends une sociobiographie de Paul Vergès, acteur présent dans la vie politique locale, nationale et internationale durant sept décennies. Le fondateur du Parti communiste réunionnais est également le fils de Raymond Vergès, l'un des députés « progressistes » à l'origine de la loi sur la départementalisation de 1946 (Croisier, Geoffroy-Legros, Idelson, 2018)⁶. Cette enquête biographique me permet alors de m'intéresser à la généalogie des lieux de discussion dans différentes sphères réunionnaises dont l'origine est plus ancienne. Par exemple, la revendication pour l'accession au statut départemental, portée par Raymond Vergès dès les années 1930, s'appuie sur l'aspiration d'une classe ouvrière (dockers du Port et métiers afférents, cheminots, ouvriers agricoles, petits planteurs) à bénéficier des avancées du Front Populaire. Cette classe sociale s'est constituée à La Réunion dès la fin du XIX^e siècle. Elle est alors puissante et nombreuse (même si on la compare à celle de la métropole). À la même période, le mouvement syndical réunionnais est également animé par les représentants d'une classe composée de petits commerçants et employés de la fonction publique. Le syndicat des PTT, par exemple, inscrit ses

⁵ Programme « Pratiques, objets, représentations sociales, et discours autour d'une dynamique de patrimonialisation. L'ancienne usine sucrière de Quartier Français », 2014, Cinor/LCF-Université de La Réunion, S/d scientifique I. Babou/C. Marimoutou.

⁶ La loi est portée par Léopold Bissol (Guadeloupe et Martinique), Gaston Monnerville (Guyane) et Raymond Vergès (Réunion), mais elle a été également impulsée par les idées des députés Aimé Césaire (Martinique), qui est à l'origine de la proposition, et Rosan Girard (Guadeloupe).

revendications dans le « prolongement naturel des luttes sociales métropolitaines » (Finch-Boyer, 2014 : 13). Une classe moyenne réunionnaise existe donc bien antérieurement à la période de tertiarisation de l'île, consécutive à une économie basée sur les importations, résultant des transferts publics impulsés par Michel Debré. Il est vrai, toutefois, que c'est surtout à partir des années 1970 que cette classe intermédiaire va se massifier⁷.

Dans les années 1960, un mouvement autonomiste se crée dans l'île : les communistes réunionnais, qui sont pourtant à l'origine de la loi de 1946, estiment que le projet de départementalisation n'a pas abouti à l'égalité entre la métropole et son ancienne colonie. Dans le contexte international de luttes de libérations anticoloniales, et surtout de guerre froide, ce mouvement est combattu par le pouvoir en place : saisie des publications communistes, interdiction d'accès à l'audiovisuel public, etc. Mais il va finalement se construire dans différents interstices d'expression.

Ainsi la parole de Paul Vergès et celle des autres leaders communistes circulent-elles dans ces lieux physiques (meetings dans les quartiers) ou médiés (le film *Sucre Amer* du réalisateur Yann le Masson diffusé clandestinement pendant dix ans en constitue un exemple signifiant⁸). Je propose de considérer ces lieux d'apparition officieux, ces espaces « marrons »⁹, comme une autre sphère de discussion que l'on pourrait qualifier, en convoquant Oskar Negt (2007), d'*Espace public oppositionnel*. Ces interstices communicationnels sont également constitutifs d'espaces publics mosaïques (Neveu, François, 1999), bien antérieurs à celui des années 1970¹⁰. Ils permettent à la pensée de Paul Vergès,

⁷ La départementalisation va augmenter massivement (à partir des années 1970) le pourcentage de jeunes Réunionnais accédant aux études secondaires alors que 1% seulement de la population achevait ce cycle scolaire à la fin des années 1950 (Finch-Boyer, *idem* : 17).

⁸ Le Masson Yann, 1963, *Sucre amer*, film N&B, [En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=W7oN9eDskx0>].

⁹ Marrons ou *maron* (en graphie créole) désignent les esclaves en fuite, en marronnage, pour échapper au système esclavagiste.

¹⁰ Les meetings du PCR ainsi que les organisations issues de la migration développant leurs propres organes font partie de ces espaces interstitiels occupés également par d'autres mouvements associatifs : Union Générale des Travailleurs Réunionnais en France (UGTR), *Combats Réunionnais*, *Témoignage Chrétien de La Réunion*, *Trident*, *Sobatkoz*, *Fanal*, *Nou Réunionné koméla*,

et à celle de mouvements d'idées qui y sont liés, d'être diffusées en dehors du seul espace public médiatique analysé le plus souvent par les chercheurs locaux en sciences de l'information-communication. Le leader communiste se construit peu à peu une solide assise dans l'opinion publique, comme en témoignent les succès électoraux de son parti et la longévité de sa carrière politique (député, maire, conseiller général, député européen, président de Région, puis sénateur jusqu'à son décès en 2016).

La déconstruction des récits et histoires de vie récoltés dévoile une dimension sans doute plus politique de l'espace public local, que celle qui émane des travaux produits jusqu'alors. Ceux-ci sont davantage centrés sur les médias et l'essor des télécommunications, présentés, parfois d'une manière téléologique, comme seuls facteurs déterminants et linéaires d'une forme de « modernité » (impulsée par la volonté de « rattrapage » avec la France), laquelle modernité estomperait les rapports sociaux de domination¹¹. Il est alors possible de se demander si la recherche produite ne serait pas elle-même empreinte de « colonialité », c'est-à-dire des traces du passé colonial, au sens utilisé par Arturo Escobar et Edouardo Restrepo, dans leur analyse critique de l'anthropologie pratiquée sur le continent sud-américain :

La colonialité fait non seulement référence à un modèle de pouvoir agissant dans le passé de l'anthropologie par ses articulations avec le colonialisme – comme cela a été proposé dans les années 1970 [Lewis, 1973 ; Leclerc, 1972] – mais aussi grâce aux coulisses du savoir anthropologique produit par les anthropologies hégémoniques et quelquefois même par les anthropologies subalternes aujourd'hui (Escobar et Restrepo, 2010 : 83).

Bardzour, etc. Un programme récent des laboratoires LCF et DIRE de l'Université de La Réunion s'intéresse à ces publications et acteurs sociaux : « Mouvements culturels et supports médiatiques dans l'océan Indien – XIX^e-XX^e siècles » (S/d : C. Marimoutou, F. Sylvos, V. Hautin, B. Idelson).

¹¹ Le migrant « connecté » (Simonin, Watin, Wolff, 2009) deviendrait ainsi un « Réunionnais du Monde » affranchi des difficultés de l'éloignement avec son environnement et surmontant, grâce aux technologies numériques, certaines situations de stigmatisation lorsque sa qualité de citoyen français n'est pas reconnue.

Avec l'apport du biographique, il est ainsi possible de revisiter la notion « d'années charnières » de la décennie 1970, durant lesquelles l'espace public émergerait, du fait des seuls néo-lycéens confrontés pour la première fois à des espaces de débat à un moment symbolique de l'essor de la départementalisation.

En tenant compte davantage de l'histoire, en retraçant les biographies de divers acteurs qui ont bien antérieurement initié le débat public, je suggère de distinguer deux formes d'espace public local. La première, qui correspondrait davantage au modèle haber-massien, est liée à l'espace public bourgeois réunionnais qui se manifeste, parfois à l'encontre du pouvoir de la lointaine métropole, dès la révolution française (Wanquet, 1977), puis au courant du XIX^e siècle, dans la presse des salons littéraires et dans les cabinets de lecture (Técher, Serviabile, *idem*)¹². La seconde forme d'expression de l'espace public local est celle de cette classe ouvrière réunionnaise, évoquée *supra*, qui va insuffler diverses formes d'expériences expressives, dans une dynamique qui lui est propre et qui peut faire penser à l'analyse de « l'expérience plébéienne » de Martin Breugh (2007). Breugh n'appréhende pas les catégories subalternes, « la masse des sans parole » comme une classe sociale mais comme un groupe qui peut se définir par « l'expérience politique de la liberté ». Durant ces mêmes années 1970, par ailleurs, se manifestent, toujours dans le sillage du Parti Communiste Réunionnais, divers mouvements culturels qui détiennent des moyens d'expression propre, tant à La Réunion qu'en métropole (avec les associations qui regroupent les migrants réunionnais). D'autres champs, d'autres formes de mobilisations, au sein d'un contexte colonial, puis post-colonial restent à explorer : études des mouvements féministes, contre-publics, (Fraser, 1992) n'ayant pas accès aux médias, ou collecte des traces

¹² Par exemple, la biographie du journaliste Nicole Robinet de la Serve, reste à entreprendre. Principal animateur de l'Association des Francs-Créoles créée en mai 1831, il fonde plusieurs journaux, dont *Le Furet*, puis le *Salazien*, ce dernier publié clandestinement. Les Francs-Créoles réclament une Assemblée Coloniale quasiment autonome, capable de régler les affaires de la colonie, grâce notamment à un régime fiscal propre (Técher, Serviabile, *idem* : 20-21). Des écrivains et des poètes réunionnais, tels Marius-Ary Leblond ou Auguste Lacaussade, dont la biographie est abordée *supra* par Carpanin Marimoutou, s'inscrivirent dans le débat public, notamment sur la question de l'esclavage, toujours au sein de la colonie, de par leur qualité de journalistes.

de la parole des « subalternes » (Spivak, 2009) qui se réapproprient un discours identitaire sur soi (Vidot, 2016), etc.

En recourant à l'approche biographique, sur la piste d'acteurs divers (notables des salons littéraires de La Réunion, militants politiques et syndicaux, etc.) il semble ainsi utile de revenir, avec une approche critique plus historique, sur ces omissions en proposant de nouvelles définitions des espaces publics locaux qui tiendraient alors compte de leur généalogie¹³.

Enfin, si le biographique irrigue les terrains réunionnais, c'est souvent d'une manière comparative, une approche qui permet de confronter les recherches à celles menées dans d'autres aires géographiques, et de discuter ainsi des modèles.

Logiques propres d'un colloque

Les textes qui suivent témoignent donc d'itinéraires de chercheurs et présentent des objets de recherche qui interrogent le biographique. Somme toute, même s'ils ne s'inscrivent pas dans les axes initialement suggérés dans le cadre de l'appel à proposition, ils conduisent, à partir d'études de cas propres, à un cheminement analytique éloigné de toute visée surplombante.

C'est à partir d'objets particuliers, et donc de trajectoires singulières, que Béatrice Fleury et Jacques Walter invitent le lecteur à pénétrer dans l'univers du biographique. La première s'est intéressée à un pont gravé de multiples graffitis retraçant des bribes de vie, « usages sociaux d'un lieu de circulation » ; le second, à une partie peu connue, passée dans les camps, du parcours du célèbre auteur de science-fiction Jacques Bergier. En s'intéressant aux « régimes de véridiction » que les récits de vie permettent de questionner, J. Walter relève qu'il s'agit d'« un personnage qui, plus qu'une exception, est un cas extrême d'un processus plus commun qu'on l'imagine ». Il en est sans doute de même pour l'ensemble des présentations biographiques de cet ouvrage dont nous poursuivons le survol introductif.

¹³ Notamment avec l'apparition d'arènes numériques (Badouard, *et al.*, 2016 : 7 *sq.*), qui d'ailleurs, pas plus que les médias des années 1970, ne constituent une rupture, ou une révolution, mais s'inscrivent dans un continuum de formes d'expression publique.

Carpanin Marimoutou consacre un texte aux « biographies natives de poètes natifs créoles ». Il y questionne « l'apport majeur de trois poètes réunionnais aux lettres françaises » ainsi que les interactions entre la France, sa lointaine colonie de l'océan Indien et le discours colonial « natif ».

Toujours sous le signe de la littérature, Christophe Cosker s'interroge, en analysant son essai intitulé *Petite histoire des lettres francophones à Mayotte*, sur les représentations d'interculturalité et les postures de recueil biographique des écrivains de ce territoire insulaire.

Les deux textes suivants présentent un aspect réflexif du biographique, car ils décrivent également l'implication de leurs auteurs dans le processus de récolte de données biographiques. Explorant le thème de la mémoire familiale, Christine Détrez et Karine Bastide exposent comment elles ont été conduites à s'intéresser aux itinéraires de leurs propres mères, retraçant ainsi des vies de femmes « ordinaires », tandis qu'Anne Piponnier réfléchit à sa propre lecture, en tant que chercheuse, de l'ouvrage autobiographique de Richard Hoggart : *33 Newport Street*.

Caroline Yaniv-Ollivier livre les résultats d'une enquête effectuée auprès de volontaires en bonne santé ayant accepté de participer à un projet vaccinal préventif contre le VIH. Elle tente ainsi de dégager le sens que donnent ces volontaires à leur engagement, à travers de ce qu'ils donnent à voir de leur propre parcours biographique.

Ophélie Naessens analyse le rapport entre la vidéo et le récit biographique au sein de l'art contemporain, à partir de « leurs spécificités sur les plans textuels, méthodologiques et formels ».

Pour élargir le périmètre disciplinaire, Mylène Lebon-Eyquem présente une recherche liée à la récolte de biographies langagières, une démarche préconisée en didactique des langues et qui lui permet de « plonger dans le système éducatif réunionnais ».

Dans le texte suivant, l'apport particulièrement original et heuristique, pour le biographique, de la géographie est mis en évidence par Christian Germanaz qui s'intéresse à des itinéraires de géographes, « récits nécrologiques individuels » puisés dans diverses revues de sa discipline.

La réflexion aborde ensuite des points d'ordre méthodologique, avec la contribution de Claire Oger qui décrit sa propre pratique d'entretiens itinérants, et celle de Pascale Delormas qui

questionne les « régimes discursifs des dire de soi », lesquels déterminent des positionnements au sein de communautés d'acteurs.

Le lien entre biographie et contextes socio-culturels apparaît avec les apports des deux textes qui suivent. Delphine Leroy présente une enquête sur l'écriture biographique de femmes hispanophones en France en cherchant à comprendre les raisons qui ont poussé ces dernières à écrire leur vie, à « s'auteuriser ». Vilasnee Tampoe-Hautin fait part de sa propre expérience de biographe en contexte sri-lankais, une réflexion qui relie à nouveau le parcours individuel du biographe avec celui du biographé.

Enfin, l'ouvrage se conclut avec une contribution, sans doute volontairement moins formelle, du point de vue de la norme scientifique, mais en revanche d'une indéniable portée esthétique : Claude Nosal dévoile plusieurs façons, à la fois différentes et convergentes, de lire des vies, ce qu'il appelle « L'invisible de soi dans les histoires de vie » : on y découvre notamment un personnage filmé en permanence, un homme devenu « le plus connecté du monde », ainsi qu'une génération de personnes qui se scarifient à Abidjan...

In fine, le colloque, avec sa construction quelque peu aléatoire, a fini, sinon par faire science, du moins par prendre sens. Cet ouvrage le concrétise et aboutit à deux ultimes observations.

La première est liée au constat de l'absence d'interventions en rapport avec le numérique, ce que Fabien Granjon (2016) appelle avec ironie cette « nouvelle panacée du champ académique », mettant en cause les « humanités numériques » et l'idée qu'elles constitueraient un champ scientifique. Bien que les dispositifs numériques induisent des formes différentes d'écritures biographiques, nous n'avons reçu aucune proposition d'analyse de ces productions émergentes, de ces formes digitales d'auctorialité. Il ne s'agit nullement d'un regret, nous en dressons juste le constat. Les biographèmes qui émaillent les communications présentées appartiennent à des espaces physiques, ils sont issus d'entretiens réels, *de visu*, ils émanent de productions scripturales en version papier... Nous avons donc « vécu » un colloque ou, une fois n'est pas coutume, il n'aura guère été question du numérique.

La seconde observation est une piste de réflexion. Dans la préface de l'autobiographie de Richard Hoggart, *33 Newport Street*, à partir de laquelle Anne Pignon intervient, il est question de « tirer d'une histoire personnelle une signification un peu plus générale » (Hoggart, 1991 : 7). C'est également la somme de démarches personnelles de chercheur qui a abouti à cette production. Il nous semble ainsi que les lettres et les sciences humaines et sociales, à l'instar des autres sciences et de leurs disciplines, se construisent, peu à peu, à partir d'expériences individuelles qui, mises bout-à-bout, deviennent une expérimentation collective. Que soient remerciés ici celles et ceux qui en ont été les protagonistes.

Bibliographie

- ANDERSON N., 2012, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, [1923].
- BADOUARD R. et al., 2016, « Le débat et ses arènes. À propos de la matérialité des espaces de discussion », *Questions de communication*, n°30, p. 7-24.
- BERTAUX D., 1976, *Histoires de vie ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique*, Paris, C.O.R.D.E.S, Rapport final, tome II.
- BREAUGH M., 2007, *L'expérience plébéienne : une histoire discontinue de la liberté politique*, Paris, Payot, Critique de la politique.
- CATANI M., 1982, *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*, Paris, Éd. Méridiens.
- CHARAUDEAU P., 2009, « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », *Corpus*, n°8.
- CHATEAURAYNAUD F., 2015, « L'emprise comme expérience », *Sociologies* [En ligne], Dossiers, *Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations*, mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 05 février 2018.
URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4931>
- CROISIER B., GÉRAUD-LEGROS G., IDELSON B., 2018, *Paul Vergès en récit[s]. Regards croisés sur une vie politique*, Paris, L'Harmattan, Espaces discursifs.
- DEBAENE V., 2010, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard.
- DOSSE Fr., 2005, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, Éd. La Découverte.
- ESCOBAR A., RESTREPO E., 2010, « Anthropologies hégémoniques et colonialité », *Cahiers des Amériques latines*, n°62, p. 83-95.

- FERRAROTI F., 1981, *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens.
- FINCH-BOYER H., 2014, « Des Français comme les autres ? Distinctions raciales et citoyenneté sociale à La Réunion (1946-1963) », *Genèses*, 2014/2, n°95, p. 95-119. [En ligne], <https://www.cairn.info/revue-geneses-2014-2-page-95.htm>
- FRASER N., 1992, « Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement. Extrait de *Habermas and the Public Sphere*, s/d Craig Calhoun, Cambridge, MIT Press, p. 109-142 », *Hermès*, 2001/3, n°31, p. 125-156.
- GOFFMAN E., 1988, *Les moments et leurs hommes*, (trad.) Paris, Seuil, Minuit, [1983].
- GRANJON F., 2016, « Présentation du dossier », *Variations*, n°19s, [En ligne] <http://variations.revues.org/726>
- HOGGART R., 1991, *33 Newport Street, Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Présentation de Claude Grignon, Paris, Gallimard/Le Seuil, Hautes Études, [1988].
- IDELSON B., 2006, *L'histoire des médias à La Réunion, de 1946 à nos jours*, Paris, Le Publieur.
- IDELSON B., 2014, *Vies de journalistes. Sociobiographies*, Paris, L'Harmattan, Communication et civilisation.
- IDELSON B., 2016, « Médias et mobilisations sociales : la libéralisation n'a pas attendu Internet. Le cas du mouvement FreeDom (La Réunion) ». *REFSICOM*, n°2. [En ligne], <http://www.refsicom.org/139>
- KUHN T.S., 1972, *La Structure des révolutions scientifiques*, (trad.) Paris, Flammarion, [1970].
- LEJEUNE Ph., 1975, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éd. Le Seuil.
- LEVI G., 1989, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIII^e siècle*, (trad. M. Aymard), Paris, Gallimard.
- LEWIS O., 1961, *The Children of Sánchez : Autobiography of a Mexican family*, New York, Random House.
- MIÈGE B., 1986, « Les logiques à l'œuvre dans les nouvelles industries culturelles », *Cahier de recherches sociologiques*, Vol. 4, n°2, UQAM.
- MIÈGE B., 1989, *La société conquise par la communication*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- MINTZ S., 1960, *Worker in the Cane. A Puerto Rican Life History*, New Haven, Yale University.
- NEGT O., 2007, *L'espace public oppositionnel*, (trad. A. Neumann), Paris, Payot, Critique de la politique.
- NEVEU É., FRANÇOIS B., (s/d), 1999, *Espaces publics mosaïques. Acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains*, Paris, Res publica.
- NEVEU É., 2011, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, [1996].

- PEDLER E., 2013, « Les théories ordinaires de la musique ancienne », in (s/d. E. Pedler & J. Cheyronnaud), *Tbéories ordinaires*, Paris, Éditions de l'EHÉSS, Enquête, p. 85-104.
- RADIN P., 1926, *Crashing Thunder : The Autobiography of an American Indian*, New York, D. Appleton and Co.
- RIEFFEL R., 2014, *Révolution numérique, révolution culturelle*, Paris, Gallimard, Folio.
- SIMONIN J., 2012, *Parcours d'un sociolinguiste. Banlieue Nord de Paris/ La Réunion*, (textes réunis par B. Idelson et G. Ledegen), Paris, L'Harmattan, Espaces discursifs.
- SIMONIN J., WATIN M., 1992, « L'espace public réunionnais : une opportunité pour problématiser certaines problématiques établies », Les nouveaux espaces de l'information et de la communication, *Actes du 8^e Congrès National des Sciences de l'Information et de la Communication*, Lille, CRDO/SFIC, p. 407-413.
- SIMONIN J., IDELSON B., 1995, « Médias et biographie », *Études de communication*, n°17, Université Charles de Gaulle – Lille 3, p. 40-66.
- SIMONIN, J., WATIN M., WOLFF É., 2009, « Comment devient-on Réunionnais du monde ? », *tic&société*, vol. 3, n°1-2, [en ligne] <http://ticetsociete.revues.org/653>
- SPIVAK G., 2009, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (Trad. J. Vidal), Paris, Éditions Amsterdam.
- TÉCHER K., SERVIABLE M., 1991, *Histoire de la presse à La Réunion*, Sainte-Clotilde, A.R.S. Terres Créoles, Indigotier.
- THOMAS I., ZNANIECKI F., 1918, *The Polish Peasant in Europe and America*, vol. 1 & 2, Primary-group organization, New York, Alfred A. Knopf.
- VIDOT É., 2016, *La construction d'une identité réunionnaise de 1959 à nos jours : représentations culturelles et constructions discursives*, Thèse de doctorat en littérature comparée, s/d. C. Marimoutou, LCF/Université de La Réunion.
- WANQUET C., 1980, *Histoire d'une Révolution, La Réunion, 1789-1803*, t. 1, Marseille, Jeannine Laffitte.
- WATIN M., 2001, (dir.), *Communication et espace public*, Univers Créoles, 1, Paris, Anthropos/Économica.
- WILLET G., 1996, « Paradigme, théorie, modèle, schéma : qu'est-ce donc ? » *Organisation et communication*, numéro spécial : La recherche en communication, n°10, p. 48-81.
- WOLFF É., WATIN M., 2010, *La Réunion, une société en mutations*, Univers Créoles 7, Paris, Anthropos/Économica.
- WOLFF É., 1996, *Émergence d'un espace public local. Presse et expérience lycéennes à l'île de La Réunion, 1970-1995*, Thèse en sciences de l'information et de la communication, s/d J. Simonin, Universités de La Réunion et d'Aix-en-Provence.